

LE-MAILLON

THÉÂTRE DE STRASBOURG SCÈNE EUROPÉENNE

MORE MORE MORE... FUTURE

CHORÉGRAPHIE **FAUSTIN LINYEKULA**

DANSE, MUSIQUE / CONGO

**MAR 9 MER 10 MARS 2010
À 20H30**

MAILLON-WACKEN / HALL 2



©Agathe Poupenev

CONTACTS RELATIONS AVEC LE PUBLIC

TÉL. : **03 88 27 61 71**

ANNE.GROH@LE-MAILLON.COM / MELANIE.BAURE@LE-MAILLON.COM / IRENE.COGNY@LE-MAILLON.COM

Danseurs	Dinozord Papy Ebotani Faustin Linyekula
Musiciens	Flamme Kapaya Patou « Tempête » Kayembe Le Coq Pasnas
Direction artistique et chorégraphie	Faustin Linyekula
Direction musicale	Flamme Kapaya
Costumes	Xuly Bët
Textes	Antoine Vumilia Muhindo
Régie	Antoine Tokanwa
Administration	Virginie Dupray
Assistants d'Administration	Jean-Louis Mwandika et Eddy Mbalanga
Production	Studios Kabako
Coproduction	KVS, Bruxelles Kunstenfestivaldesart, Bruxelles Festival d'Automne, Paris Maison des Arts de Créteil

**Avec le soutien de Theaterformen, Hanovre /
Tanz im August, internationales Tanzfest Berlin.**

**Les Studios Kabako sont soutenus par la DRAC
Ile-de-France / Ministère de la Culture et de la
Communication (Aide au projet).**

durée 1h30

Le Ndombolo, qui hante mes créations depuis quelques années...

Fille bâtarde de la rumba, des rythmes traditionnels, des fanfares des dimanches à l'église et du funk / Sex machine, maquée par les brasseries locales (tel chanteur sera Primus, sera Skol ou ne sera pas), la pop congolaise déverse des trésors d'énergie lors de morceaux sans fin... Les concerts vous convient à 21 heures, n'y venez pas avant minuit, mais soyez prêts à rester jusqu'au petit matin... quand les transports reprendront dans Kin endormie.

Alors, on écoute du son, du gros son bien saturé, les morceaux que l'on connaît par coeur, on boit, de la bière bien sûr (Primus ou Skol, toujours la même histoire...), on croque des brochettes, on drague, on danse. Les musiciens vont et viennent sur scène ou à côté... et chantent leur propre gloire, le pouvoir, la beauté, les belles femmes et les belles choses, les fringues griffées, les voitures de marque... une vie rêvée, celle des séries télé et des clips américains de R&B. Comme si tout coulait de source dans un pays où tout est à reconstruire chaque matin...

Alors pourquoi ne pas utiliser l'énergie extraordinaire des guitares et des voix, non pour entretenir des rêves aussi minces que les mouchoirs en papier bas de gamme vendus dans les rues de Kinshasa et qui se désagrègent sur les fronts en sueur, mais pour dire les difficultés, les impasses, les erreurs, le bien pauvre legs de nos pères...

Je pense à l'énergie des mouvements punks dans l'Europe ou les Etats-Unis des années 70 et 80... Comment des jeunes se sont emparés de la musique pour tout casser dans une société décrétée sans futur...

Difficile pour nous de refuser un futur que nous n'avons jamais eu, difficile de casser encore plus notre tas de ruines, mais juste rêver les pieds dans la terre, construire sur ces ruines un peu plus de futur...

Faustin Linyekula

ça y est, ça va commencer !

Ici, on a du temps, du temps pour oublier le reste, la nuit est longue, la nuit doit être longue, on y respire enfin, après les agitations et les va-et-vient, les pieds de grue et les empoignades, pour parfois presque rien ou pas grand-chose... Apprendre que la paie n'est toujours pas arrivée et se dire que l'on ferait mieux de trouver un zong-zing, une combine, un petit business pour les prochains jours et les prochains repas. Prendre son courage à deux mains pour refaire les quelques heures d'attente et de transport en commun, le commun prenant ici tout son sens, comme si dans ces bus bondés, ce sont aussi les corps, les pieds et la sueur que l'on avait en commun...

Bref, on oublie tout, on respire enfin, il fait presque frais, une bière Primus ou Skol selon qui est à l'affiche, ça va commencer...

La scène est souvent étroite, parfois un rien branlante. Ils sont là pourtant, et nombreux : une bonne dizaine de danseurs, souvent au féminin, autant de chanteurs, souvent au masculin, un ou deux atalaku, « animateur(s) », et puis les musiciens, batteur, bassiste, guitaristes, clavier... Et puis ceux qui s'affichent, ceux qui ont payé pour être là et ceux qui sont là, tolérés, parce que..., eux seuls le savent... Lui, celui pour qui l'on est venu, n'arrivera que plus tard, il faut préparer le public.

Ca y est, ça commence... On a eu le temps de boire, Primus ou Skol, de manger une tige ou deux (brochettes de croupions, à croire que le Congo est le plus grand importateur de croupions de dinde, les cuisses et la chair vont ailleurs !), le temps de draguer, de regarder...

La scène est étroite et chacun essaie d'y faire sa place pour faire ce qu'il doit faire : les chanteuses dansent, habillées en princesses, sexy en diable, jeunes, le corps pour seule raison d'être, un corps à vendre, dans son image et peut-être un peu plus tard dans sa chair...

Elles exécutent les chorégraphies que le public connaît par cœur et reprendra en un ensemble fascinant dans les clubs de la ville. Des chorégraphies ponctuées de figures, passages obligés, le canard qui boîte, l'amputé de guerre, le singe..., images saisissantes du corps meurtri ou follement libéré...

Les chanteurs ensemble ou en solo préparent le terrain pour lui, « Roi », « Papa », « Président tout puissant », « Empereur » que tout le monde attend...

Les voix sont puissantes et féminines à la fois, une voix que transperce çà et là une onomatopée, un sifflement, un cri, celui de l'atalaku qui, tour à tour, prie, ordonne, encourage public et musiciens. Le cri, lâché, épuisé, relancé, non pas le cri qui sort une fois pour toutes, mais celui qui se déverse, indéfiniment.

Les musiciens en dernière ligne, les musiciens, on ne les voit plus, mais ils jouent, magnifiquement souvent. Le son en témoigne, du son, gros son, saturé, qui s'en fout des normes et des neurones qui pètent, on a payé pour ça, du gros son qui s'entend de loin, des accords de guitare magnifiques bouffés par le son, du son mangé par le bruit, du bruit corrompu par la musique...

Et puis lui, Dieu, le Pape, le King... arrive ; habit de lumière, l'incarnation de la star, il ne doit pas décevoir, peu importe sa prestation, il faut qu'il soit là, pleinement là, à la taille des rêves des gens... énormes et pauvres à la fois !

Un petit monde sur scène, où chacun aurait revêtu un manteau de luxe, de bien-être et de sensualité, pour quelques heures seulement.

(...)

more more more... future, c'est mettre en scène ces rêves rattrapés par le matin, cette comédie humaine à la congolaise, cette énergie puissante qui, l'espace de quelques heures, emplit le vide, des caisses de l'état et du quotidien, comble les trous des routes et des mémoires, rassasie les ventres et les fantasmes.

Laisser de côté la pacotille, les belles voitures, les fringues griffées, pour revenir à la rage, à la jubilation, au cri justement, cri des guitares, cri des voix, cri des corps, cri devant l'impossibilité du quotidien qui slalome entre les négations (pas d'argent, pas d'eau, pas d'électricité, pas de transport...) et les horreurs absurdes d'une histoire qui s'invente chaque jour de nouveaux supplices.

Il y a du punk dans tout cela, de la révolte des jeunes prolos blancs des années 70 et 80 dans une société certifiée sans futur.

Du futur, au Congo, il n'y en a plus depuis longtemps, alors justement en réclamer plus, et plus et plus encore... jamais trop...

Plus de futur pour les jeunes musiciens du projet : Patou « tempête » ou Cédric « béton » comme pour mieux se foutre de la fragilité des vies et des projets de ce côté-ci du globe. Plus de futur pour Le Coq chante, c'est le prénom qu'il a fait inscrire sur sa carte d'électeur, Le Coq chante !, dans un pays où les jeunes à défaut de s'inventer des destins, peuvent au moins s'inventer des noms et des dates de naissance...

Alors Patou, Le Coq, Cédric, Papy l'ancien (huit ans déjà avec les Studios Kabako !) et Dino, le petit frère, Patient Kake Ya Moyi (la foudre en plein jour en lingala), Flamme et Faustin iront de par le monde et reviendront à Kinshasa ou Kisangani, un peu plus de futur en poche, de grands rêves dans la tête et des chemins pour y parvenir...

Ça y est, ça va commencer, je vous dis !

Virginie Dupray

Entretien avec Faustin Linyekula

Propos recueillis par Gilles Almavi, pour le Festival d'Automne à Paris (Avril 2009)

***more more more... future* : cette pièce fait suite à *Future* ? Entre le point d'interrogation et le « plus de futur » ce qui était une question est devenu une affirmation ?**

Lors de la performance *Future*?, en août 2008 à Berlin, j'ai rencontré Michael Ihnow, un danseur classique berlinois quarantenaire, donc a priori en fin de carrière. Flamme Kapaya, le guitariste, était également présent. Nous avons passé du temps à discuter autour de cette question : comment continuer ? Nous projeter vers l'avenir ? C'est toujours cette question qui anime *more more more... future*. Mais cette fois-ci, nous sommes plus nombreux - 8 danseurs et musiciens sur scène - et nous sommes au Congo, un pays où chaque jour, au milieu des ruines que nous avons reçues en héritage, nous tentons de trouver encore quelque chose auquel croire. Plutôt qu'une affirmation, il s'agit d'un cri, d'une invocation, d'une incantation presque : nous voulons beaucoup plus d'avenir.

Le fait de revenir au Congo pour faire cette pièce de groupe, est-ce l'affirmation de la nécessité du collectif ?

Oui. Depuis 2001, tout le projet artistique que j'ai développé au Congo s'est articulé autour d'une question : comment en est-on arrivé là ? Par rapport à la situation politique, économique et ses incidences sur notre vie, à un niveau plus intime. Et comment continuer à rêver, comment inventer des possibilités de rêver ? De rêver en restant lucide, en étant conscient de la boue dans laquelle s'engluent nos pieds ? Revenir à l'individu, à soi-même, donc à ses peurs, ses doutes, ses espoirs mais dans une confrontation immédiate et directe avec le collectif... A huit, peut-être aurons-nous moins peur, peut-être arriverons-nous à capter quelque chose de plus grand, emblématique d'une certaine génération aujourd'hui au Congo... Un peu comme la musique rock ou le punk qui ont pu, à une époque, révéler l'énergie et les aspirations d'une génération.

Vous dites : « pourquoi ne pas utiliser l'énergie extraordinaire des guitares et des voix, non pour entretenir des rêves aussi minces que les mouchoirs en papier bas de gamme vendus dans les rues de Kinshasa [...], mais pour dire les difficultés, les impasses, les erreurs, le bien pauvre legs de nos pères... ». Cette pièce affirme un positionnement fort vis-à-vis de la situation politique au Congo, et plus largement, fait retour sur la position de l'artiste. Quelle est cette position pour vous ?

Une première chose : au Congo, nous sommes dans un espace où la parole ne circule pas encore librement sur la place publique, même si le pays s'appelle République démocratique du Congo ! A chaque fois que je prends la parole - créer, n'est-ce pas prendre la parole sur la place publique ? - je pose un geste qui n'est pas anodin, qui peut-être lourd de conséquences. Parfois négatives, par exemple si quelque autorité au pouvoir décide que ça ne convient pas... Mais surtout, et je l'espère, positives en générant une prise de conscience, un processus d'identification chez des jeunes qui n'ont pas accès aux espaces qui me sont ouverts, et qui pourront se dire : « Si lui qui a grandi ici, qui parle la même langue, a pu construire quelque chose, alors pourquoi pas nous... ». Au fond, l'art n'est pas le plus important. Le plus important, c'est d'arriver à créer une atmosphère, une ouverture qui puisse se répandre. J'essaie de ne pas oublier que je suis un citoyen, et qu'en tant que citoyen, je suis responsable de ce qui m'entoure, à mon échelle. Après, bien sûr, vient la question de la place de la poésie au milieu de tout ça. Est-ce possible ? Je pense alors aux *Feuillets d'Hypnos* de René Char, un texte écrit dans le maquis...

Vous voudriez permettre à ces différents espaces de rêve de se rencontrer, d'entrer en résonance ?

Oui, mais encore une fois, l'important, c'est de partir de l'individu. Je ne rêve pas de révolution. J'ai grandi sous une dictature, qui, comme toute bonne dictature, a nié la place de l'individu. Un Seul pense pour tout le monde. J'essaie donc de diriger les interprètes afin que chacun puisse faire son propre chemin à partir de mes propositions. La même question se pose vis-à-vis du public. Pour cela, il faut revenir à la base même de l'évènement théâtral. Le public, ce sont d'abord des individus. Comment partir d'une adresse publique pour créer un rapport intime avec chacun d'eux ? Et comme le disait Jean Genet, le plus politique est dans le plus intime.

Cette pièce va être créée et présentée au Congo. Pour vous, comment peut-elle être reçue en France par un public pour lequel les données politiques, culturelles ne sont pas les mêmes ?

C'est un peu une question qui se pose dans tout mon travail. Tout s'invente au Congo, se montre là-bas, et en même temps, il faut le présenter ailleurs. Pour des raisons économiques bien sûr, parce qu'on ne gagne rien au Congo, au contraire, on y investit l'argent que l'on gagne ailleurs. Mais aussi pour des raisons intellectuelles, il faut sortir de ce cercle, et confronter cette parole, cette création avec d'autres, en sachant que plus on creuse dans le local, plus il y a de chances d'atteindre quelque chose d'universel. Même si le contexte est différent, j'espère que ce travail ne sera pas juste reçu comme une petite entreprise exotique. Que cette énergie arrivera à renvoyer chacun vers son propre espace, son silence, ses interrogations. more more more... future évoque le No future des punks ; dans une période où on ne parle que de crise, il est important de pouvoir affirmer ce besoin d'avenir.

Enfin, quand on joue en plein air, comme ça va être le cas au Congo, le rapport à la ville est très intense. Ce son, ces corps s'inscrivent directement dans le tissu urbain. L'énergie de la ville nous irrigue. Alors qu'en Europe, l'espace fermé du théâtre nous isole, la ville est tenue à l'extérieur.

Le Ndombolo est une musique faite de croisements multiples. Cette musique sera pour vous le centre autour duquel tourne la pièce ? Un centre qui serait le point à partir duquel questionner la société congolaise ?

more more more... future, c'est la mise en scène d'un concert de ndombolo, mais aussi de tout ce que je peux percevoir du milieu de la musique au Congo aujourd'hui. Les chanteurs y incarnent les derniers espaces de rêve. Il est très intéressant d'écouter les paroles des chansons à cet égard, et de voir comment a évolué la perception que les chanteurs ont d'eux-mêmes. Jusqu'au début des années 90, on pouvait entendre par exemple, dans une histoire d'amour contrariée : « votre famille ne veut pas de moi, parce que je ne suis qu'un chanteur ». Mais plus le pays s'est enfoncé dans la crise, moins les intellectuels, les journalistes ont eu d'audience. Les gens se sont tournés vers les chanteurs. Et les chanteurs se sont mis à affirmer leur réussite sociale : « Je roule dans la dernière Mercedes, ma salle de bain est plaquée or... ». Étant donné qu'ils étaient parmi les seuls à pouvoir sortir du pays, les jeunes se sont mis à rêver de devenir musiciens pour pouvoir voyager.

Et pourtant, derrière la façade, leur situation n'est guère brillante... La plupart des musiciens ne sont pas payés, jouent sans contrat... et même les plus connus en sont réduits à compenser la faiblesse de leur vente en truffant leurs chansons de listes interminables de noms, des dédicaces plus ou moins chèrement monnayées en fonction de la notoriété du chanteur. Quand un artiste enregistre, on peut ainsi voir des files de gens qui viennent payer pour être cités.

Pour comprendre notre tragédie, il faut voir la misère économique, morale, artistique, des gens qui nous font rêver... Puisque la musique représente un des derniers espaces de rêve, un lieu où exister – poser la question du futur en partant de la musique et de son système me paraissait assez pertinent.

Vous citez un texte d'Achille Mbembe, qui parle de la musique comme d'une force pénétrante, et comme une zone de transgression. Dans ce projet, la musique sera un moyen de mettre en perspective des territoires, des états sociaux, physiques hétérogènes ?

Ce qui est très fort avec le texte d'Achille, c'est qu'il explique exactement ce que je ressens de manière empirique en observant cette musique. Il clarifie pour moi la place de cette musique dans la société. Une musique au cœur de la mondialisation. Les chanteurs s'inventent ainsi sans cesse de nouveaux surnoms. Quand Sarkozy a été élu président, Kofi Olomidé a été surnommé « Mopao Sarkozy », le grand Sarkozy. Et quand Benoît XVI a été intronisé pape, il s'est fait appeler Benoît 16 - mais l'église catholique l'a rappelé à l'ordre, et il a dû renoncer. L'un des chanteurs les plus connus du pays s'appelle « Bill Clinton ». On est toujours en train de recycler le monde. Ce qui nous fait rêver est aussitôt approprié et recyclé.

C'est le cas de Flamme Kapaya. Son nom vient de « Capitaine flamme ». Comment s'est construite la relation avec lui pour ce projet ?

Au départ, il y a eu une rencontre autour d'un autre projet. Je le connaissais de loin, c'est une très grande star au Congo. Nous avons discuté, et il m'a parlé de son envie de nouveaux projets. Quand a commencé à se préciser pour moi ce travail autour de la musique, j'ai pensé à lui. Je me suis dit qu'il serait formidable de travailler avec quelqu'un au cœur du système Ndombolo. Cela me permet d'être dans l'expérience, celle d'une personne, de ne pas en parler en termes génériques. Et puis bien sûr, c'est un excellent musicien, un grand guitariste. Je lui ai fait écouter beaucoup de choses et parfois, des échos se répercutent dans sa musique. Pour *more more more... future*, il y aura un bassiste, un batteur et deux chanteurs, qui ne sont pas vraiment des chanteurs. En effet, dans la musique congolaise, il y a deux catégories de voix : les chanteurs, qui sont un peu des crooners, et les atalaksus, animateurs, qui sont là pour mettre l'ambiance. J'ai choisi plutôt des animateurs. Avec eux, l'idée est de travailler entre le cri et la berceuse. C'est un peu de cette manière que se déroule la collaboration avec Flamme Kapaya. Je lui donne des mots-clés, comme « le cri et la berceuse », et lui travaille avec les musiciens. Une fois que l'espace sonore commence à se clarifier, je demande aux danseurs de rentrer dans l'espace. D'abord la musique, puis, comment inscrire les corps dans ce son.

Sur scène, comment se construira la relation des musiciens et des danseurs ?

Les musiciens ne seront pas confinés à un point spécifique. Ils dessineront une trajectoire permettant de créer, de modifier l'espace de la danse. La scénographie pour la danse sera définie par l'espace sonore et la place des musiciens dans cet espace.

Parlant au futur, ou vers le futur, cette pièce est en même temps une réflexion sur la notion de transmission. Comment allez-vous aborder ce va-et-vient entre compréhension du passé et construction du futur ?

Il y a plusieurs réflexions en jeu : la première est un constat. En regardant en arrière, ce que j'ai fait au Congo depuis 2001, je me suis rendu compte que j'avais passé beaucoup de temps à essayer de raconter une histoire, ou des histoires. Après la dernière pièce, Dinozord, je me suis demandé : comment avancer ? Et surtout, est-ce que j'ai vraiment dansé ? Sur cette question de ce qu'était la danse pour moi, j'avais une réponse très théorique : un espace juste avant ou juste après le récit ; juste avant ou juste après la géographie. Ce qui assez rapidement m'a conduit à cet autre point : je suis jeune, mais aussi ancien. Cet espace me renvoie à des générations, mille ans en arrière. Le corps est ancien et à venir. Cette réflexion sur le corps, sur comment danser, inclut la question de la transmission. Quand j'ai commencé à travailler avec les danseurs, nous avons passé toute une période de travail à nous rappeler les différentes matières physiques que nous avons traversées ensemble, depuis que nous nous connaissons. A partir

de là, nous nous sommes dit : ok, maintenant, que pouvons-nous inventer qui pourrait nous surprendre ? En nous mettant en relation non pas avec un récit, mais un son. Il y a là très clairement la question de revisiter mes outils, de comprendre comment je peux aborder la danse avec ces outils-là.

C'est un double regard rétrospectif : sur ce que cette musique porte d'héritage, et sur votre propre travail...

Voilà. Mais pour une fois, je ne partirai que du corps et rien que du corps.

Le texte du dossier décrit des fragments de vie, la vie nocturne, la fête. La pièce essaiera d'extraire, de représenter ces fragments de vie, d'en rapporter des images ?

J'ai filmé beaucoup de choses dans la ville, mais assez vite, j'ai mis ces images de côté, pour me concentrer sur les corps. Le corps comme un capteur de ces fragments de vie.

Est-ce qu'il y aura des images « documentaires » dans le spectacle ?

Ça, je ne le sais pas encore. La nuit a toujours été mon espace favori au Congo. Toute la vie s'organise dans l'urgence de la survie quotidienne, mais la nuit, on sort de l'urgence, c'est un moment de suspension. Comment, avec cette proposition, inventer un cri qui perturbe la nuit... Quand on va à un concert de Ndombolo, c'est en général pour oublier. Est-ce qu'il serait possible d'utiliser le Ndombolo pour veiller ? Veiller pour se rappeler, pour rester éveillé ?

Faustin Linyekula • Chorégraphie

Né en 1974, le danseur et chorégraphe, Faustin Linyekula vit et travaille à Kisangani, République Démocratique du Congo.

Tout commence à Kisangani avec une bande d'amis férus de théâtre, emmenés par un grand frère, Kabako, qui mourra quelques années plus tard à la frontière de l'Ouganda d'une maladie si anachronique en cette fin de XX^e siècle qu'elle n'ose plus guère dire son nom, la peste.

Après une formation littéraire et théâtrale dans sa ville natale, il s'installe à Nairobi en 1993 et fonde en 1997 avec le mime Opiyo Okach et la danseuse Afrah Tenambergen la première compagnie de danse contemporaine au Kenya, la compagnie Gàara. Leur première création, *Cleansing*, est primée aux Rencontres chorégraphiques africaines de Luanda en 1998.

Accueilli par le Festival Tanzwochen de Vienne en Autriche, il présente *Tales off the Mud Wall* (2000) en collaboration avec le chorégraphe sud-africain Gregory Maqoma.

De retour à Kinshasa en juin 2001, le séjour de quelques semaines pour un atelier devient un choix de vie. Il met sur pied une structure pour la danse et le théâtre visuel, lieu d'échanges, de recherche et de création : les Studios Kabako. Le seul studio de danse contemporaine au Congo.

Avec sa compagnie, Faustin est l'auteur de sept pièces *Spectacularly empty* (2001), *Triptyque sans titre* (2002), *Spectacularly empty II* (2003), récréation pour boîte noire de la pièce de 2001. *Radio Okapi* (2003-06), performance évolutive, a convié radio et artistes invités dans plusieurs villes en France, à Nairobi et à Vienne. *Le Festival des mensonges* (2005-06) déroule une veillée autour de la petite et de la grande histoire du Congo depuis l'Indépendance jusqu'en 1997 ou comment l'histoire a traversé les corps et les destins singuliers ? *The Dialogue Series : iii. Dinozord* (2006) présenté en juillet 07 au Festival d'Avignon pourrait être son carnet d'un retour au pays natal. Après plusieurs années d'absence, qu'est devenue la ville de Kisangani ? Que sont devenus les amis, Vumi, Kabako, Jean-Paul, Hakim, Aimé ? Et à quoi peuvent bien rêver les habitants d'une ville après tant d'années de lourds conflits ?

En 2006-07, dans le cadre du programme Ecritures d'Afrique de CultureFrance, Faustin met en scène un texte de Marie-Louise Bibish Mumbu *La Fratrie errante*, montré en France (Paris, Limoges) et en Afrique Centrale (Brazzaville, Libreville, Malabo, Douala, Yaoundé, Bangui, Kinshasa).

En 2009, il proposera une mise en scène de *Bérénice* de Jean Racine pour la Comédie française (mars-avril) et le Théâtre de Gennevilliers (mai-juin).

Faustin enseigne régulièrement en Afrique, aux Etats-Unis et en Europe (PARTS, CNDC Angers, Impulstanz/Vienne...). Il a reçu en 2007 le Grand prix de la Fondation Prince Claus pour la culture et le développement.

Depuis 2006, Faustin inscrit son travail et sa démarche dans la ville de Kisangani et œuvre à la mise en place d'un réseau de centres culturels de quartier dans différentes communes de la ville, autour de démarches artistiques liées au spectacle vivant et à l'audiovisuel.

Flamme Kapaya • Musique

Reconnu au Congo comme l'un des meilleurs guitaristes solistes de sa génération, Flamme Kapaya vit et travaille entre Paris et Kinshasa.

Elevé dans une tradition familiale musicale, son grand-père, chef coutumier dans la région du Bandudu, était aussi excellent musicien, il est d'abord formé par son frère Joe. Elevé à Kinshasa, il commence, adolescent, à chanter au sein de groupes folkloriques.

Autodidacte, il poursuit sa formation en écoutant du jazz, notamment George Benson, mais aussi du classique ou des musiques latines.

En 1997, il entre dans le groupe de ndombolo mythique au Congo, Maison mère, qui accompagne le chanteur Werrason. L'un des piliers du groupe, en tant que musicien, mais aussi arrangeur et compositeur sur de nombreux albums, il y acquiert son surnom, Flamme, du nom du capitaine Flamme, ce héros du dessin animé des années 80. Il y restera dix ans, participant à plusieurs tournées internationales.

En 2007, il rencontre Faustin Linyekula et l'accompagne en tant que musicien dans *Le Festival des mensonges* au Festival d'Avignon (juillet 07), puis au Théâtre de la Faïencerie à Creil (mai 08). En août 2008, la collaboration se poursuit lors de deux performances de *Future ?* à Berlin pour le 20e anniversaire du festival Tanz im August. Flamme composera également la musique de *Bérénice*, mise en scène de Faustin à la Comédie-Française (2009).

Aujourd'hui artiste indépendant, Flamme travaille sur un album solo et vient de sortir en décembre dernier le single *Surprise*.



© Agente Pimpency

More more more...future — Faustin Linyekula

DANCE / POP

20 > 23.5.2009 20.00 — €12/16

KVS_BOL Lakensestraat 146 rue de Laeken, Brussel/Bruxelles
02-210.11.12, info@kvs.be, www.kvs.be, www.kfda.be

MICHAEL BELLON

CONGOLESE POP IS NOT DEAD

EN In his new show, due to be premiered at the Kunstenfestivaldesarts, the Congolese man of the theatre Faustin Linyekula sets out to give the pop music of his homeland (*ndombolo*) a rougher, punk-like edge. More future is the call.

There is a photograph of the Congolese choreographer Faustin Linyekula (born in 1974) that shows him in a neat suit with Queen Beatrix and the rest of the Dutch royal family, along with the Dutch prime minister, Jan Peter Balkenende. The picture is no fake: it is the official ceremonial photograph of the presentation of the prestigious Prince Claus Prizes, awarded annually in the Netherlands to artists, thinkers, and cultural organisations from the South of the planet. In 2007 Faustin Linyekula was the most important laureate and was praised to the skies in an address by the US director Peter Sellars. Although Linyekula is regularly invited to work in the West, he sees his homeland and his own continent as his most important sphere of operations.

From his Studios Kabako in Kisangani he works to develop an artistic network in the city, the rest of Congo, and Africa. He makes a point of spending at least half the year there.

Africalia

It was in 2003 that Linyekula made his first appearance in Belgium, during the Africalia festival in Brussels. That led to him being invited to the Festival de Liège and later he was a guest at the KVS (Royal Flemish Theatre) in Brussels on a number of occasions. About a year ago the KVS gave him

carte blanche for a whole week to present his own work and that of artist friends of his. As part of this year's Kunstenfestivaldesarts he will be back at the KVS on 20 May with the world premiere of a new work.

More more more...future is a hybrid project, involving both dancers and musicians in a concert-choreography that takes as its starting point the popular *ndombolo* music of Congo, which is a major ingredient in Congolese nightlife. Throughout the evening a large group of singers, dancers, and musicians will perform numbers that everyone knows on an unstable stage. The *ndombolo* repertoire has a rather optimistic, carefree outlook on everyday life that is hard to square with the reality of poverty-stricken Congo. *More more more...future* presents those dreams – which have gone up in smoke once again by daybreak – onstage. Linyekula, moreover, injects into *ndombolo* a rage at the shortages of daily life in the Congo (of money, water, electricity, trans-

port etc. etc.) and adds a spirited yell on guitars. As with the punk period, which expressed the revolt of white working-class youth in the 1970s and 1980s, things get fairly heavy at times. But the cynical “no future” of that era is replaced by a demand for more future from a younger generation that points out the failings and the miserable legacy of the older generation.

Life sentence

For his new project Linyekula has been able to count on the collaboration of none other than Flamme Kapaya. Before meeting Linyekula in 2007, Kapaya was for ten years guitarist, composer, and arranger in the legendary *ndombolo*-singer Werrason's backing group, Maison Mère.

The man who wrote the lyrics for the show, Antoine Vumilia Muhindo, has an interesting background. A childhood friend of Linyekula's, he has written texts for him before. In the early 1990s he was involved in the rebel movement led by the future president Laurent Désiré Kabila. When President Kabila (senior) was murdered in 2001, Muhindo found himself in jail, sentenced to life imprisonment. Although he has denied any involvement in the assassination, he is still in prison in Kinshasa today.

NL *More more more...future* is een concertchoreografie van de Congolese choreograaf Faustin Linyekula en stergitarist Flamme Kapaya die de populaire Congolese *ndombolo*-muziek injecteert met de spirit van de punk. (Lees meer op www.brusselnieuws.be/agenda)

FR Avec *More more more...future*, le chorégraphe congolais Faustin Linyekula et le grand guitariste Flamme Kapaya ont bâti une chorégraphie-concert basée sur le *ndombolo*, un genre musical populaire au Congo auquel ils ont intégré l'esprit punk.

DANSE ET MUSIQUE | KUNSTENFESTIVALDESARTS |

Avec Faustin, le futur du Congo sera Ndombolo-punk !

RENCONTRE GUY DUPLAT

Mis en ligne le 20/05/2009

Ca va déménager ferme avec Faustin Linyekula et les musiciens de Flamme Kapaya.

Faustin Linyekula, 35 ans (il en fait dix de moins), est devenu ces dernières années, la vedette internationale des scènes congolaises. Le danseur et chorégraphe avait enthousiasmé avec «Le festival des mensonges» en 2007 et «Dinozord» en 2008. Sa danse parlait du drame du Congo, de la difficulté d'y survivre, de ses amis morts ou emprisonnés à Kinshasa. Invité à Avignon en 2007, aux Etats-Unis par Peter Sellars, etc., il aurait pu continuer sa carrière internationale mais il a choisi de retourner à Kisangani où il passe la moitié de l'année à bâtir un projet de centre chorégraphique au milieu du Congo.

Il revient dans le cadre du Kunstenfestivaldesarts avec une création qui s'annonce spectaculaire et entraînante, et qu'on reverra au mois d'août à Ostende pour le festival «theater aan zee», préparé par Jan Goossens du KVS et le chanteur Arno. Il nous explique sa démarche dans le café du KVS, à quelques heures de la générale.

«Après 'Dinozord' qui racontait l'histoire de mes amis d'enfance morts ou emprisonnés, j'ai eu le sentiment d'arriver au bout d'un cycle dans lequel je n'avais pas cessé de raconter des histoires ou de raconter l'Histoire à travers la danse. J'étais au bout d'un processus, il me fallait trouver autre chose, me donner un futur (d'où le titre du nouveau spectacle : «More, more more... future»).»

La question pour lui, concernait d'abord la danse. Comment libérer le corps de ces histoires ? Comment retrouver cet espace de liberté pour la danse qu'il admire dans les danses africaines traditionnelles par exemple ? *«Puis-je sortir du récit ou suis-je condamné à mes obsessions ?»*

Faustin Linyekula a alors trouvé une réponse en fréquentant les boîtes de nuit de Kinshasa. On y joue le *Ndombolo*, c'est-à-dire la pop musique congolaise qui a fait le tour du monde. Elle fait bouger les corps et crée cet espace de liberté qu'il cherche. *«Cette musique râpeuse, forte, a une énergie qui me faisait penser à la musique punk ou à la musique des années 60, de Jimi Hendrix ou Janis Joplin.»* Mais il constate que cette musique, *«comme la pop européenne»*, souligne-t-il, a aussi comme but d'endormir les gens, de leur faire accepter les dures contingences du quotidien. *«Cette musique est un espace pour rêver, un papier mouchoir.»* Au Congo, en particulier, les stars du *Ndombolo* sont *«significatives du drame congolais»*. *«Ils font rêver les gens, on croit qu'ils sont riches et roulent en grosses bagnoles, mais ils sont pauvres et en sont réduits*

à truffer leurs chansons de noms de gens qui paient mille dollars pour cela. Le gouvernement vient même de prendre un décret interdisant aux hommes politiques de payer pour avoir leurs noms dans les chansons des groupes populaires. Leur gloire est une façade.»

Faustin a donc monté un projet au départ du *Ndombolo* mais pour durcir cette musique, lui donner des accents encore plus punk. Non pas pour avoir le slogan punk «*no future*» mais, au contraire, pour un slogan «*more more more future*» pour le Congo. Il a rencontré le musicien Flamme Kapaya, grande vedette chez lui (son nom vient du feuilleton «*capitaine Flamme*». Au Congo, les groupes adoptent tous les noms possibles, jusqu'à Sarkozy ou Benoît XVI). Ils ont travaillé alors ensemble, repris des musiques de John Cage et du free jazz. Pour Flamme Kapaya, habitué à Werason, ce fut aussi une nouvelle vie, un «*futur*».

A côté de cette musique tendant à réveiller les Congolais (et nous-mêmes), endormis, pour leur redonner un futur, il lit, lors du spectacle, des textes de son ami Antoine Vumilia, emprisonné par le pouvoir à Kinshasa et qui dit des phrases comme «*nous méritons mieux que la compassion cathodique, rendez-nous notre passé, donnons-nous un avenir*». Etc.

La danse (Faustin est d'abord un danseur) est réalisée par ses amis du studio Kabako avec qui il travaille depuis le début (Dinozord, Papy Ebotani, lui-même). «*Cette danse n'est plus là pour raconter une histoire. Elle est un mouvement sur une musique, un espace de liberté qui raconte la réalité du corps.*»

Dans ce projet multidisciplinaire, il a même ajouté l'importante présence d'un styliste malien, Lamine Badian Koyaté, qui a créé la marque de mode, Xuly Bët. Il a dessiné pour Faustin, les costumes des danseuses, des acteurs et des musiciens, «*de beaux objets dans l'espace*», commente le chorégraphe.

«Pendant une heure et demie, ça va secouer, dit-il, et les spectateurs en sortent sans bien comprendre ce qui s'est passé.»

Les 21 et 23 juin prochain, il jouera son spectacle à Kinshasa (en plein air) avant de le présenter en Europe, à Hanovre, à Zurich, à Paris (au Festival d'automne) et donc aussi, à Ostende.

«*More more more future*» par Faustin Linyekula, au KVS, du 20 au 23 mai, à 20 h. Res. : 070/222199 et www.kfda.be

© La Libre Belgique 2009